# Edward Heath et le refus du thatchérisme : entre stratégie de survie et combat politique

Dans les années 90, un journaliste demanda à Edward Heath s'il était vrai qu'à l'annonce de la démission de Margaret Thatcher, il s'était écrié deux fois, "Rejoice ! Rejoice!" Heath lui répondit, "No, I think I said it three times."[1] C'est donc sur une note de joie euphorique que Heath avait accueilli le départ de celle qui l'avait remplacé à la tête du Parti conservateur quinze ans plus tôt. Sa défaite contre Margaret Thatcher en 1975 marqua pour Heath le début d'une longue période de rejet et d'exclusion pendant laquelle il n'eut de cesse de combattre la politique néolibérale de l'équipe Thatcher. Le Parti conservateur avait déjà connu des épisodes de duels politiques mais rarement la scène politique britannique avait été témoin d'un tel déchaînement de violence entre un ancien Premier ministre et son successeur. Au départ, pourtant, rien ne laissait supposer que Heath ferait preuve d'une telle virulence à l'égard de Margaret Thatcher : dans les années 60 leurs discours en matière de politique économique, de politique industrielle ou de législation sur les conflits industriels étaient sensiblement similaires. Tous deux prônaient la réduction des dépenses publiques, la fin de l'interventionnisme massif et systématique dans l'économie et la plus grande fermeté vis-à-vis des syndicats. Quant à l'Europe, même si Margaret Thatcher ne partageait pas la passion européenne de Heath, elle avait néanmoins toujours apporté son soutien à l'entrée du Royaume-Uni dans l'Europe. C'est en raison de cette similarité de points de vue que Heath l'avait toujours nommé dans son équipe et lui avait toujours confié des postes importants en période d'Opposition comme en période de pouvoir.

L'attitude de Heath au lendemain de sa défaite fit l'effet d'une volte-face et son opposition à Thatcher fut interprétée de suite comme un refus d'ordre personnel, un caprice de mauvais perdant qui refusait d'admettre sa défaite face à une femme. De manière générale, cette attitude de refus fut traitée soit sur le ton de la plaisanterie soit sur le ton du mépris, et n'était considérée comme rien d'autre qu'un acte vil motivé par la jalousie et l'aigreur. Le ton de ce passage extrait de *One of Us*, la biographie de Margaret Thatcher écrite par Hugo Young, révèle le dédain suscité par l'attitude de Heath :

> "Heath was unabashed. He continued to erupt at unpredictable intervals, his scorn for every major policy the Government undertook reaching a new peak of virulence. To these customary fulminations he now added abrupt public assessments, available to anyone

[1] Anecdote rapportée dans http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/politics/4691051.stm, consulté le 17.11.2010.

> with a microphone … But nobody any longer cared what Heath had to say. The fate he brought on himself was to be patronised and insulted from his own backbenches, by estate agents and car salesmen who were still at school when he was Prime minister."[2]

Les jugements populaire, politique et historique furent extrêmement sévères vis-à-vis de Heath et ses années de rébellion lui ont valu d'être marqué du sceau de l'infamie pour avoir dérogé à la règle suprême de la loyauté qui règne au Parti conservateur et pour avoir touché à l'icône Thatcher. Cependant, il faut aussi reconnaître que la passion a masqué les véritables raisons de ce refus qui trouvent racine dans un ensemble complexe de motivations et dans la personnalité même de Heath. La bougonnerie n'offre aucune explication satisfaisante pour comprendre un combat de plus de vingt ans qui s'est poursuivi bien après la démission de Margaret Thatcher en 1990. A ce jour, seul John Campbell, biographe de Heath, pose un regard véritablement politique sur cet affrontement et décrit Heath comme "the embodiment of anti-thatcherism."[3] Dans la continuité de John Campbell, je me propose de revenir sur ce refus qui est bien plus qu'une simple histoire d'ego ou de jalousie. Ce refus doit être vu comme un acte de survie politique et de résistance idéologique. Il s'agit donc de poser un regard nouveau sur ce combat mais aussi de mettre en lumière un aspect trop peu connu de la personnalité politique d'Edward Heath. Personnage vu comme terne et ennuyeux, il est bien rare de décrire Heath comme l'homme qui dit non et on pense bien plus volontiers à Margaret Thatcher dans cette position de refus obstiné. Et pourtant Heath n'a pas attendu 1975 pour faire acte de dissidence, le refus est à la racine même de son engagement dans le Parti conservateur et à ce titre s'avère être un aspect structurant de sa carrière politique.

## I) LE REFUS : UNE STRATÉGIE DE SURVIE

Le 4 février 1975, Margaret Thatcher devient le nouveau chef du Parti conservateur. Pour Heath, que Thatcher se présente contre lui alors qu'elle avait toujours fait partie de son équipe, représentait "a betrayal in the extreme."[4] Heath savait que Margaret Thatcher s'était présentée pour changer la politique du parti et faire table rase des années passées. Son plus proche acolyte Keith Joseph prononçait des discours à travers le pays depuis un an qui tous dénonçaient la politique de Heath, allant même jusqu'à déclarer : "It was only in April 1974 that I was converted to Conservatism. I had thought I was a Conservative but I now see that I

[2] Hugo YOUNG, *One of Us, A Biography of Margaret Thatcher*, London, Macmillan, 1989, p. 519.
[3] John CAMPBELL, *Edward Heath, A Biography*, London, Pimlico, 1993, p. 737.
[4] *The Spectator*, 23 July 2005.

was not really one at all."[5] Joseph et Thatcher étaient pourtant tous deux membres du gouvernement Heath et n'avaient jamais démissionné mais la défaite de 1974 a réveillé la ligne de fracture entre les partisans d'une économie de marché et les derniers signataires du consensus d'après-guerre. La défaite de Heath a marqué la fin de la légitimité de l'interventionnisme et a ouvert la voie à la diffusion plus large des idées néolibérales. L'entreprise de séduction des néolibéraux impliquait de désavouer les années Heath pour mieux favoriser l'émergence de leurs théories économiques mais aussi de véhiculer une image du conservatisme d'après-guerre comme une forme modérée mais tout aussi dangereuse de socialisme. Dans leur représentation de la politique d'après-guerre, Heath était l'exemple le plus méprisable de cette soumission et de cette compromission avec l'ennemi socialiste.

Face à cette entreprise de dénigrement, Heath se posa en adversaire de la nouvelle équipe conservatrice et de suite il perçut l'élection de Margaret Thatcher comme un danger pour le Parti conservateur et pour son propre héritage politique.[6] C'est la raison pour laquelle Heath déclara dès le lendemain de la victoire de Thatcher qu'il ne souhaitait pas avoir de fonctions au sein du gouvernement fantôme et qu'il préférait rester à la Chambre des Communes pour débattre des grandes questions qui agitaient son pays. Par cette déclaration, Heath envoyait deux signaux à la nouvelle équipe dirigeante: d'une part qu'il n'était pas un des leurs et d'autre part qu'il n'avait aucune intention de se retirer à la Chambre des Lords comme le veut la coutume pour les anciens premiers ministres. Pourquoi préférer le tumulte de la Chambre des Communes à la tranquillité de la Chambre des Lords ? La Chambre des Communes est une tribune idéale d'expression or l'expression de son refus de collaborer a été l'affirmation de son indépendance et de sa liberté de pensée. Plus que la bougonnerie ou la jalousie – sentiments que Heath a naturellement pu ressentir après sa défaite – j'analyserais son refus davantage comme une stratégie de survie dans un parti qui voulait l'effacer de sa mémoire et qui désavouait tout ce que Heath représentait.[7] L'acceptation oblige à se fondre à la collectivité, le refus permet de se singulariser et d'émerger comme un être à part. Accepter pour Heath aurait été associé à une forme de mort politique, dans le refus Heath a trouvé une renaissance et un moyen d'action. Cette posture l'a certes isolé du reste du parti, et nombreux parmi ses soutiens les plus proches se sont éloignés de lui et ont rejoint le camp Thatcher, mais elle lui a permis de continuer à s'exprimer sur les sujets qui lui étaient chers et à

[5] Keith JOSEPH, *Reversing the Trend, A Critical Reappraisal of Conservative Economic and Social Policies*, Chichester and London, Barry Rose, 1975, p. 4.
[6] Dans son autobiographie, Heath déclarait : "All of my hard work and achievements were threatened." Edward HEATH, *The Course of My Life*, London, Hodder & Stoughton, 1998, p. 538.
[7] Dans les années 80, le Conservative Central Office « oublia » de mentionner Heath dans la liste des anciens Premiers ministres conservateurs. Anecdote rapportée par J. CAMPBELL, *Op. Cit.*, p. xiv.

défendre son héritage politique ainsi que celui de tous les représentants de la tradition One Nation d'après-guerre.

L'homme politique maladroit et timide qu'il était s'était transformé en un orateur mordant et incisif comme si sa condition de dissident l'avait libéré et avait révélé sa vraie personnalité. Heath a connu certains honneurs dans cette position et a même pu jouir au début d'une certaine influence dans le parti lorsque Margaret Thatcher n'était encore que chef de l'Opposition et devait asseoir son autorité dans le parti. Certains poids lourds du cabinet fantôme étaient des fidèles de Heath et par conséquent dans les premiers temps, Thatcher montra une grande prudence dans ses choix politiques et se garda bien de heurter les sensibilités des conservateurs modérés. Par ailleurs c'est lui qui mena la bataille pour le « oui » lors du référendum de 1975 sur le maintien du Royaume-Uni dans l'Europe et à l'occasion de la victoire du « oui » Margaret Thatcher ne tarit pas d'éloges sur les convictions européennes de son prédécesseur. Les honneurs et les éloges furent de courte durée cependant. Quand Margaret Thatcher devint Premier ministre, le poids et l'influence que Heath avait réussi à maintenir furent réduits à néant. Plus Margaret Thatcher affirmait son ascendance sur le pays et remportait de succès, plus Heath se faisait virulent et condamnait sa politique. Quelque soit les actions menées par son successeur, l'attitude de Heath restait la même : un refus catégorique et obstiné de reconnaître une quelconque qualité ou victoire à Margaret Thatcher. Heath n'a pas su utiliser à bon escient son refus, il n'a pas su montrer une finesse de jugement par rapport aux actions de son successeur et c'est en ça que son refus a été si mal perçu par sa famille politique et que les critiques à son égard furent si sévères comme en témoigne cet article du *Daily Telegraph* :

> "In other circumstances, his crushing loneliness and political disappointment would command sympathy. As it is, his behaviour yearly diminishes the dignity of the place he can expect in the history of the Conservative party, and of post-war British politics. The best service Mr Heath can now offer to the state is his silence."[8]

Le refus a besoin d'être dirigé vers un but positif et constructif pour qu'il soit considéré avec estime et respect. Heath n'a voulu exister que par le refus et la dissidence avec pour conséquences le rejet et l'opprobre. Le refus a été une arme qui s'est retournée contre lui. Mais son refus est bien loin d'être seulement un désir narcissique de rester sur le devant de la scène. Heath a fait le sacrifice de sa carrière et de sa réputation pour un idéal bien plus grand : sauver le Parti conservateur de l'emprise des néolibéraux qui dévoyaient selon lui la vraie nature du conservatisme.

[8] *The Daily Telegraph*, 31 Mai 1989.

## II) HEATH VERSUS THATCHER : LE CHOC DES CULTURES

L'hostilité de Heath à l'égard des néolibéraux s'est manifestée bien avant l'arrivée de Thatcher à la tête du Parti conservateur. Heath n'a jamais été un adepte des théories néolibérales et si beaucoup de journalistes ou observateurs politiques ont pu souvent lui reprocher de faire le jeu d'Enoch Powell ou de copier son discours en matière de politique économique, en réalité il s'agissait davantage d'une tactique politique pour éviter à la droite dure de prendre les commandes du parti. En 1974, alors qu'il était encore Premier ministre, il avait exprimé sa plus grande méfiance à l'égard des théories néolibérales :

> "But of course many of us have always seen the system as a tool to be used by man, not a god to be worshipped. There have been some who believe that the system is perfect, that there is no role for Government. They say that market forces, if left to themselves, will always achieve the right result. Such theorists have always existed on the fringe of our Party, outside of the main stream of Conservative thought."[9]

On sent bien le sentiment de crainte qui animait Heath et le poussait à alerter ses concitoyens sur les dangers de nouvelles théories économiques et il y a une volonté manifeste de la part de Heath dans ce discours d'exclure les partisans du néolibéralisme de la famille conservatrice. Ainsi on ne peut totalement souscrire à l'idée selon laquelle le différend avec Thatcher était purement et simplement d'ordre personnel. Le différend était d'ordre politique et Heath s'est fait le défenseur d'une certaine vision du conservatisme que les néolibéraux tentaient de discréditer. Toute son action, du jour où il fut déchu de son poste de leader jusqu'à la fin de sa vie, fut guidée par ce même et unique but : que le Parti conservateur reste un parti modéré et consensuel. Quelques mois avant sa mort, un étudiant d'Oxford l'avait interviewé et voici ce que Heath lui confiait concernant la ligne politique du Parti conservateur : "The party can only win if it regains the centre ground,' he said. 'It is too far to the Right. That is the fault of one person."[10]

Ce combat pour maintenir le parti dans le territoire du centre et de la modération commença très tôt et fit même l'objet d'une sorte de chantage avant l'élection de 1979. Le 5 juillet 1978, Heath fit un discours dans lequel il annonçait de manière très subtile qu'il ferait campagne pour le Parti conservateur uniquement si celui-ci se montrait rassembleur, social et humain. Et il ajoutait, "This is in the tradition of the Conservative Governments in which I

[9] Conservative Party Archives (CPA), PPB 25, discours du 4 février 1974 à Bournemouth.
[10] *The Spectator*, 23 juillet 2005.

served under Churchill, Eden, Macmillan and Home."[11] Le ton était donné : Heath était l'héritier politique naturel d'une lignée prestigieuse de conservateurs qui avaient toujours su faire preuve de pragmatisme et d'humanisme dans leurs choix et Margaret Thatcher devait par conséquent s'aligner sur ce modèle si elle voulait prétendre entrer dans cette tradition. Tous – ou presque – voyaient dans ce discours l'annonce tant attendue de son soutien à Margaret Thatcher et ce discours provoqua un tel emballement que le journaliste Peregrine Worsthorne évoquait dans un article "the current euphoria about the reconciliation."[12] Si le mot « réconciliation » était souvent cité, rien ne pouvait être plus éloigné de la réalité. Entre Edward Heath et Margaret Thatcher, c'est l'histoire d'une impossible réconciliation, maintes fois souhaitée mais jamais réalisée car il ne pouvait tout simplement pas y avoir de réconciliation entre deux visions aussi opposées de la politique et du conservatisme. Le refus de Heath n'était pas un simple refus de collaborer, c'était un refus global d'une politique, d'une méthode et d'une vision qu'il jugeait contraire aux valeurs conservatrices et contraires aux valeurs britanniques.

Les manifestations de ce refus prirent plusieurs formes : il y eut comme nous l'avons vu le refus de collaborer, puis il y eut le refus de suivre la ligne politique du parti et de voter les propositions faites par le cabinet fantôme de Margaret Thatcher. Par deux fois, Heath refusa de voter des amendements proposés par le Parti conservateur et apporta son soutien au Parti travailliste. Une première fois en 1976 sur la question de la dévolution des pouvoirs en Ecosse et une deuxième fois sur la question de la politique des revenus. La manifestation la plus frappante de ce refus reste toutefois son refus de la reconnaître elle et ses plus proches équipiers comme des conservateurs. Heath considérait les néolibéraux comme des usurpateurs qui n'avaient de conservateur que le nom. En 1982, il déclarait: "It is extraordinary how far the party has been swept by a group who do not believe in Toryism at its best."[13] Pour Heath la seule forme légitime de conservatisme, c'était le conservatisme One Nation des années d'après-guerre qui œuvrait à la justice sociale, au consensus et à la cohésion nationale. Heath avait profité d'un hommage à Anthony Butler pour mettre en lumière le contraste entre le conservatisme de Butler et le conservatisme de Thatcher et déclarait : "His was the true moderate Conservatism which did so much to create the stability and prosperity of post-war Britain."[14] Une fois de plus, l'idée d'un « vrai » conservatisme, un conservatisme légitime, s'oppose au conservatisme dévoyé de Margaret Thatcher et de son équipe. Signe de ce

[11] CPA, PPB 163/4-6, discours du 5 juillet 1978.
[12] *The Guardian*, 9 juillet 1978.
[13] *The Times*, 7 octobre 1982.
[14] *The Times*, 10 mars 1982.

dévoiement : le Parti conservateur contribuait à une polarisation de la société comme aux pires moments de l'époque victorienne et la société britannique se trouvait être de nouveau par la faute de Thatcher "a tale of two nations" :

> "Unfettered market forces lead to the rich and strong growing richer and stronger and the poor and the weak, poorer and weaker, until some conflagration in society acts to restore the balance…In Britain we have largely avoided this because as one nation we have always regulated our affairs to ensure that we have all benefited from the economic progress arising from the dynamics of capitalism."[15]

Il était inimaginable pour Heath que le Parti conservateur puisse être associé au chômage de masse, aux disparités sociales et à la désindustrialisation massive, autant de fléaux que lui et les conservateurs d'après-guerre avaient tenté d'endiguer. Certes du point de vue financier, les mesures néolibérales de Margaret Thatcher offraient de bons résultats mais en termes de bien-être de la population et de cohésion sociale ces mesures étaient catastrophiques. Au milieu des années 1980, en pleine apogée du thatchérisme, Heath déclarait : "We are told we are in the middle of an economic miracle. I sometimes wonder whether Government ministers live in the same world as the rest of us."[16] Il ne s'agit pas là d'une formule assassine de plus, mais bien de l'expression d'un désaccord fondamental sur le but de la croissance économique. Une économie florissante qui ne sert qu'à enrichir les banques et laisse de côté la population ne pouvait être pour Heath un progrès pour la nation. Pour Heath le progrès ne pouvait pas être juste un progrès économique et sa condamnation du thatchérisme prend racine dans un rejet des conséquences humaines d'une telle politique. Que ce soit son opposition à la politique économique, la politique industrielle ou la politique sociale, à chaque fois la condamnation était d'ordre éthique car le thatchérisme bafouait les valeurs humanistes chères à Heath. Dans son autobiographie, Heath a des mots très durs pour dénoncer la politique de Thatcher et déclarait que "The government's policy was worse than a crime. It was a terrible mistake."[17] Le thatchérisme était une violation de l'esprit du conservatisme d'après-guerre et il le percevait comme un système politique rétrograde, inhumain et dangereux qui tolérait un chômage de masse, accélérait la désindustrialisation du pays, détruisait les services publics, détruisait la notion de communauté et de « vivre ensemble ». C'est ainsi que Heath dénonçait les années 80 comme des années d'inversion des

[15] *The Times*, 15 janvier 1985.
[16] *The Times*, 28 novembre 1985.
[17] E. HEATH, *Op. Cit.*, p. 577.

valeurs où l'homme était au service de la finance et le bien-être économique primait sur le bien-être humain :

> "I regard the 1980s as an aberration, when a combination of economic and political circumstances, a divided centre-left, vast regional disparities in unemployment and changing working patterns seriously but temporarily unbalanced the political equation." [18]

Il faut bien souligner cependant que Heath n'a jamais remis en cause le capitalisme ou rejeté le libéralisme, c'est important de le préciser car ces accusations ont été prononcées à son égard[19], mais le thatchérisme représentait à ses yeux une dérive dystopique du capitalisme. Le thatchérisme était pour lui une tâche dans l'histoire du parti conservateur et du pays qui causerait un mal profond dont la société britannique aurait du mal à se remettre et c'est pour cette raison qu'il se devait d'y dire non.

## III) EDWARD HEATH, L'HOMME QUI DIT NON

L'image d'Edward Heath n'évoque pas immédiatement les termes de rebelle, de dissident ou bien encore d'opposant. Au contraire, Heath a laissé dans l'histoire l'image d'un homme faible, indécis, incapable de tenir ses promesses et de résister à la pression syndicale. Si on schématise à l'extrême ses années au gouvernement, c'est en effet le bilan qu'on pourrait tirer de ses années de Premier ministre et c'est en tout cas l'image que ses plus fervents critiques ont voulu laisser de lui. Et pourtant, si on envisage l'ensemble de sa carrière, on se rend compte que Heath a beaucoup plus été un homme de contestation qu'un homme de concessions.

Déjà dans les années 30, alors qu'il n'était qu'un jeune militant conservateur à l'Université d'Oxford, ses héros étaient Churchill, Macmillan, Eden, des hommes qui soit dans le domaine de la politique étrangère soit dans le domaine de la politique économique refusaient la doxa imposée par les dirigeants conservateurs. Churchill était l'homme qui avait dit non au nazisme, Heath était l'homme qui allait dire non au thatchérisme. Et c'est ainsi que dès 1975 il endossa l'habit churchillien de l'homme qui dit non.

Je voudrais insister sur un point, ce rôle d'opposant était bien plus qu'une posture, il faut l'envisager comme un élément indissociable de son honnêteté : Heath ne pouvait pas

---

[18] Ibid, p. 598.
[19] Voir Martin HOLMES, *The Failure of the Heath Government*, Basingstoke, Macmillan Press LTD, 1997, première édition 1982.

feindre des sentiments de loyauté et de solidarité qui n'étaient pas sincères et c'est ce qu'il expliquait pour justifier son refus de voter contre la loi travailliste sur la dévolution :

> "I may be inflexible and very obstinate. On the other hand, it may be that I sustain my beliefs…I believe that the best way of maintaining this Union is to have devolution. I wish that I were not faced with the particular problem that faces me, especially since I was leader of my Party for ten years and Prime Minister for nearly four years…I cannot go against my record of the last ten years. I cannot go against the beliefs I honestly and sincerely hold and which, I believe, are in the interests of the people of Scotland and of the whole of the United Kingdom. I regret that I cannot vote against this Bill tonight."[20]

Ainsi Heath faisait savoir qu'il était un homme de convictions prêt à subir l'opprobre, le rejet et l'insulte pour défendre ses valeurs et lutter contre une politique qu'il jugeait dangereuse pour la nation. Car si au début il pouvait être vu comme un agitateur de consciences[21], les critiques dans son propre camp se firent de plus en plus sévères à son égard. Les lettres de militants conservateurs témoignent de sentiments extrêmement violents à son égard, et même ses plus fidèles collaborateurs cessaient peu à peu de le soutenir, et tous conspuaient l'attitude déloyale et ignoble de Heath.[22] Pourtant, en aucun cas Heath n'a envisagé sa dissidence comme un acte de trahison contre son parti, et bien au contraire c'est son amour pour le Parti conservateur, pour une certaine idée d'un conservatisme humain et progressiste, qui l'a conduit à s'ériger en pourfendeur du thatchérisme. Il disait d'ailleurs, "I'm not sure about political science but I can tell you that for me my love is for the Conservative party, even if at times the party may be errant."[23]

Heath faisait bien la distinction entre le thatchérisme et le Parti conservateur et il appelait même à dissocier le Premier ministre du gouvernement. Heath n'était pas Powell, il a toujours fait campagne pour le Parti conservateur, il a toujours appelé à la réélection du parti et il n'a jamais pensé à quitter le parti. Heath se voulait dissident sans être déloyal et se voulait critique sans être traître. Par-dessus tout Heath voulait être libre de penser différemment et d'exprimer des opinions différentes :

> "I am not going to be intimidated by anybody, whether it be from the press or the battling brigadiers who send me stinking letters. I do not mind. There is no need to write. I am going to tell the country plain home truths which the great majority of people recognise. I

[20] E. HEATH, *Op. Cit.*, p. 566.
[21] Le *Daily Telegraph* écrivait le 19 mai 1979 : "Long may he continue to annoy, inspire and goad his countrymen from below the gangway in the House of Commons."
[22] Voir CPA, CCO 20/1/32, Edward Heath letters and papers 1974-78.
[23] *The Spectator*, 23 juillet 2005.

am not going to stop. I shall not be stopped in the House. I shall not be stopped by anyone at No. 10. I shall go on doing it."[24]

Il y a un mot important dans cette citation c'est le mot "Truth". Ce mot est présent dans pratiquement chacun des discours de Heath car il s'est toujours vu comme un combattant de la vérité qui devait partager cette vérité avec ses concitoyens. Il arrivait souvent à Heath de prendre la posture du prophète et de se présenter comme l'homme de raison qui réveillerait les consciences d'une nation aveuglée par l'éclat fallacieux des succès de Margaret Thatcher. Il a envisagé sa dissidence contre Thatcher comme un devoir moral, une obligation envers son peuple de lui dire la vérité sur les conséquences du thatchérisme même si depuis bien longtemps le peuple britannique avait cessé de l'écouter. Il savait que le rôle était ingrat mais malgré les critiques, Heath continuait inlassablement de répéter "What I'm saying is right" et il le répéta inlassablement jusqu'au départ de Thatcher en 1990 qu'il vécut comme une victoire personnelle et une preuve du bien-fondé de son refus.

## CONCLUSION

Edward Heath a trouvé dans le refus un moyen d'expression, une arme de combat, une forme de liberté mais l'histoire ne retient de ce refus que des années de marginalisation, d'isolement et de disgrâce. Le refus doit être une force destinée à construire et à élaborer or Heath n'a été qu'une figure d'opposition et jamais de proposition. Il s'est enfermé dans cette image de refus obstiné et systématique mais le refus perpétuel devient vite lassant. Le panache que son rôle de dissident aurait pu lui procurer au début s'est vite étiolé face au caractère stérile de son action et au magnétisme quasi-irrésistible de sa rivale. Heath n'a pas été un héros de la dissidence, au contraire même il en a été la principale victime car à force de refuser son successeur c'est le Parti conservateur qui l'a refusé et l'a jeté aux oubliettes de l'histoire. Néanmoins, face au sort cruel que lui a réservé l'histoire, il semblait important de rendre justice à son combat contre le thatchérisme qui témoigne d'un certain courage politique et d'une formidable capacité à s'indigner.

[24] CPA, PPB 163/5, émission 'Jimmy Young Programme', 3 juillet 1981.

BIBLIOGRAPHIE

- **Sources primaires**


- Archives du Parti conservateur

CCO 20/1/32, Edward Heath letters and papers 1974-78

PPB 25, speeches

PPB163/4-6, Heath's speeches 1975-78

PPB 163-5, speeches January 1979 – November 1984

- La presse

*The Daily Telegraph*, 19 mai 1979
_____, 31 mai 1989

*The Guardian*, 9 juillet 1978

*The Spectator*, 23 juillet 2005

*The Times*, 10 mars 1982
_____, 7 octobre 1982
_____, 15 janvier 1985
_____, 28 novembre 1985


- **Sources secondaires**


CAMPBELL John, *Edward Heath, A Biography*, Londres, Pimlico, 1993, 876 p.

HEATH Edward, *The Course of My Life*, Londres, Hodder & Stoughton, 1998, 767 p.

HOLMES Martin, *The Failure of the Heath Government*, Basingstoke, Macmillan Press LTD, 1997, première édition 1982, 164 p.

JOSEPH Keith, *Reversing the Trend, A Critical Reappraisal of Conservative Economic and Social Policies*, Chichester et Londres, Barry Rose, 1975, 72 p.

YOUNG Hugo, *One of Us, A Biography of Margaret Thatcher*, Londres, Macmillan, 1989, 570 p.


- **Site internet**

http://news.bbc.co.uk/2/hi/uk_news/politics/4691051.stm